

EN FRANCE, HOSPITALIÈRE

ET GÉNÉREUSE

C'est avec l'espoir d'étudier dans la célèbre Université de Nancy que j'ai quitté en 1924 la Pologne. En réponse à ma demande, le directeur de cet Institut, « le père Vogt », promit de m'admettre. Probablement qu'il ne se préoccupait pas du tout de ce que je savais ou non (plutôt non que oui) la langue française.

par

Pourtant, je ne me décidai pas à aller directement à Nancy. Il me fallait tout d'abord gagner assez d'argent pour l'année scolaire et pour cela, évidemment, Paris était tout indiqué.

ary sternfeld

docteur honoris causa de l'université de nancy

C'est par un matin de mai que je mis pour la première fois les pieds à Paris. La voie que j'ai choisie pour m'y rendre était plus longue mais bien moins chère : en train jusqu'au port polonais de Gdynia, sur la Baltique, puis en bateau jusqu'au Havre et enfin de nouveau en train jusqu'à Paris. (Ma vie parisienne commençait.) Tout d'abord, j'essayai de la gagner comme débardeur aux Halles centrales. Mais cela ne dura pas longtemps.

— Avec un tel salaire, je n'irai pas loin, pensai-je. Je me mis donc à chercher un autre travail.

— Votre spécialité ? me demanda-t-on dans une grande usine de constructions mécaniques.

— Perceur. Voici mon certificat.

Je tends un faux certificat en français écrit sur un papier à en tête d'une firme polonaise de miroirs, dont le directeur était une des connaissances de mon père. Je supposais naïvement qu'il me serait plus facile de commencer à travailler comme perceur.

Le « document » fit son effet. Le portail de l'usine s'ouvrit devant moi et, à travers d'immenses ateliers, on me conduisit à mon lieu de travail. Le bruit des machines. Mon cœur qui bat très vite. Enfin, nous sommes au but. Mais quelle est cette surprise ? Est-ce vraiment une perceuse ? Si grande que ça ? A vrai dire, j'ai eu peur, mais il n'y avait aucune issue. Le contremaître me passa les clés à écrou et d'autres instruments et me montrant du doigt une

grosse pièce métallique, il me dit : « Montre ce que tu sais faire ! »

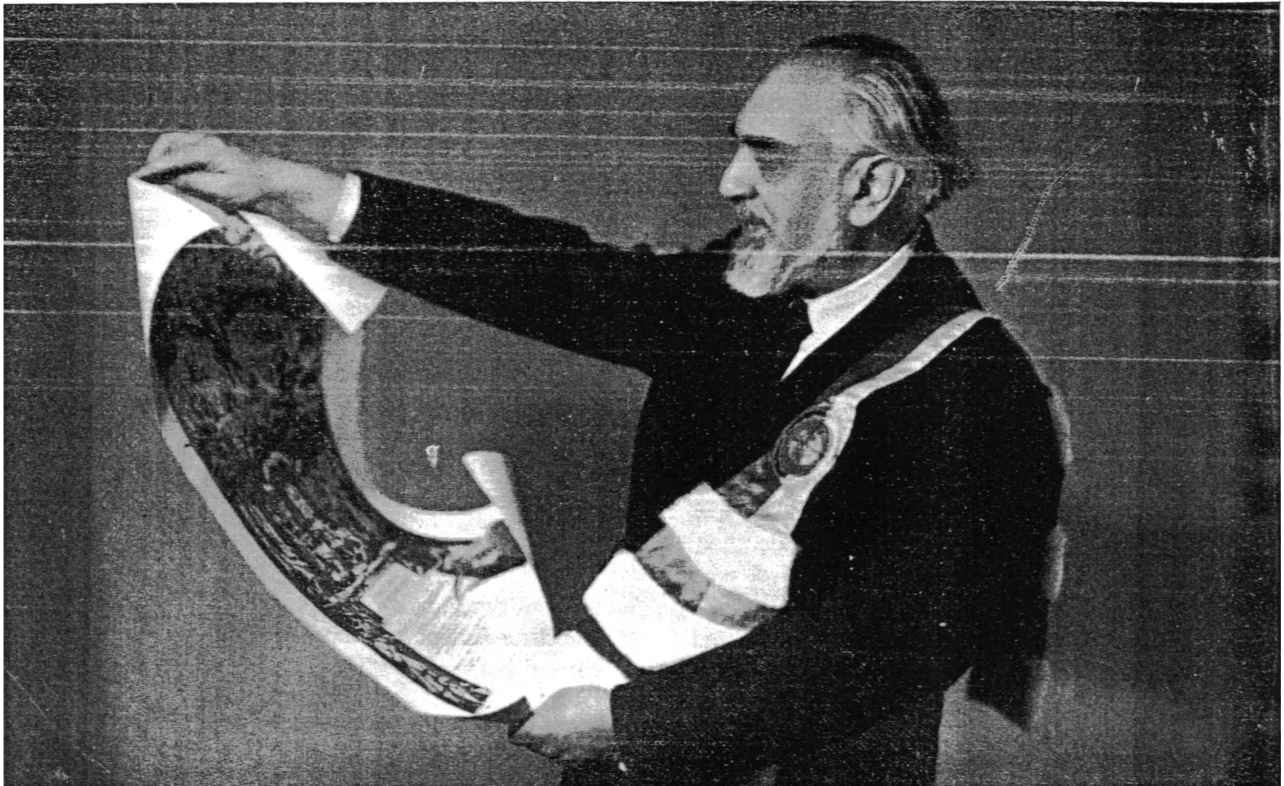
Il s'éloigna. Profitant de son absence, je demandai conseil à mon voisin puis je mis les leviers de la perceuse en mouvement.

Tout à coup je ressentis un choc terrible. Incroyable, mais vrai : le contremaître venait de me donner un coup de pied là où vous pensez et c'est tout juste si je ne me suis pas étalé par terre.

La chose était claire. Il ne pouvait plus être question pour moi de travailler dans cette usine.

Mais je sus supplier un chef de me donner la permission de rester et d'observer le travail des autres. Je lui ai expliqué qu'étant l'étudiant, la pratique m'était nécessaire.

Quoique je ne savais pas parler français, il me comprit tout de même. Et voilà, retenant ma respiration, je regarde avec quelle facilité travaillent les machines.



Je travaillai les deux semaines qui suivirent dans une petite usine non loin de Paris. Cela me donna la possibilité de me préparer à entrer aux usines Renault, les plus grandes de Paris, qui avaient frappé mon imagination. De plus les salaires y étaient plus élevés.

Et voilà, je marche depuis assez longtemps dans les rues de cette ville-usine. Et voilà « mon » bâtiment, troisième étage, atelier 142, « ma » perceuse.

Et de nouveau un malheur. Les forets étaient soit petits et fins comme des crayons, soit lourds et épais comme des bâtons. Il y en a presque une douzaine et tous travaillent simultanément. Je perdis le nord — je n'avais pas encore oublié mon récent début comme perceur... « Tiens le coup, vieux, me dis-je, ne perds pas espoir. » Là, le contremaître m'expliqua le fonctionnement de la machine et comment il fallait se comporter avec elle. Une seule chose comptait : pouvoir répéter ce qu'il m'a montré !.. Hourra !

J'ai réussi ! C'est ainsi que je fus reçu parmi les ouvriers qualifiés.

Ma tâche : 80 fois seulement pendant ma journée de travail unir deux pièces du moteur de l'automobile : le carter et son couvercle, les fixer à la machine, s'accroupir, ouvrir le robinet de l'eau savonneuse, qui fait refroidir la douzaine de forets, mettre la perceuse en marche et suivre à travers cette averse de savon la rotation des forets jusqu'à la fin de l'opération. Ensuite, se redresser, en ôter les pièces, recommencer un cycle analogue : s'accroupir, prendre une douche savonneuse... C'est peut-être pourquoi la place sur cette machine était libre. Probablement que mon prédécesseur a trouvé un travail plus facile. Mais là, on pouvait gagner jusqu'à 3,50 F de l'heure. C'est d'ailleurs ce que je gagnais en tendant au maximum mes forces physiques et mentales. Mais il n'y avait pas de sens à donner une grande production car, dans ce cas, la direction baissait les tarifs du travail à la pièce.

Justement, le repas meilleur marché au restaurant « Julien », au Quartier Latin, dans la rue Soufflot, entre le Panthéon et le Jardin du Luxembourg, coûtait aussi 3,50 F. Mais je n'allais chez « Julien » que les dimanches. D'ailleurs, les hôtels du Quartier Latin étaient aussi trop chers pour ma bourse. Je me suis trouvé une petite chambre dans le 20^e arrondissement à l'Hôtel de l'Espérance. Espérance ! Non, je ne l'avais perdue, quoique mon logement fût des plus modestes : un lit et une table de nuit.

Aurais-je renoncé alors à mes rêves de recherches dans le domaine des vols interplanétaires ? Non. Jamais, ni même plus tard. Mais je devais gagner de l'argent, économiser afin d'avoir la possibilité de quitter l'atelier de l'usine pour la salle de conférence de l'Institut.

Le 18 octobre 1924, je quittai l'usine Renault pour me rendre à Nancy et y continuer mes études commencées à l'Université de Cracovie. Je fus admis à l'Institut de mécanique près l'Université de Nancy. J'étais heureux. D'autant plus que dans ma patrie, la Pologne, les établissements d'enseignement technique supérieur étaient à cette époque, presque fermés pour les Juifs : la loi tacite du « numerus clausus » agissait impitoyablement.

Ma joie ne fut assombrie que par l'insuffisance de mes connaissances de la langue française : les conférences des professeurs m'étaient presque incompréhensibles. A Paris, je n'avais pas eu la possibilité d'étudier sérieusement la langue : travaillant du matin au soir, non pas dans la ville mais dans les environs, il me fallait beaucoup de temps pour faire le trajet de ma chambre à l'usine et de l'usine à ma chambre.

Outre cela, par la volonté du hasard je tombai dans un atelier où presque tous les ouvriers étaient des étrangers qui parlaient entre eux dans leur langue maternelle.

Il n'y a donc rien d'étonnant si mon premier trimestre n'a pas été brillant. Je reçus quatre sur vingt ! Ajoutez à cela les gels et l'hiver de la Lorraine... Il ne pouvait être question de chauffer ma chambre : mon budget n'y aurait pas résisté. Tout de même, je trouvai l'issue. J'enfonçai mes pieds habillés de brodequins réparés de nombreuses fois dans deux immen-

ses boîtes en carton bourrées de journaux froissés et ainsi, je souffrais moins.

La faim ? Evidemment, je mangeais très mal et très souvent pas à ma faim. La pomme de terre était le plat principal de mon menu quotidien. J'ai toujours acheté des pommes de terre un peu gâtées et gelées : elles coûtaient moins cher. Par contre, le jour où pour la seule et unique fois de ma « période de Nancy » j'achetai des pommes de terre nouvelles et j'en mangeai à volonté, restera toujours dans ma mémoire.

A propos, dans « l'Est Républicain » du 20 octobre 1959 j'ai trouvé un article me concernant.

Aux souvenirs « du jeune Polonais de 19 ans, Ary Sternfeld, qui faisait piètre figure avec ses vêtements défraîchis et son teint pâle », je voudrais ajouter un petit détail. Je vous ai déjà dit qu'à Paris, j'allais très rarement au restaurant « Julien ». Le tableau ne changea pas à Nancy.

Le restaurant des étudiants avec son « luxe » était alors inaccessible à ma bourse. C'est pourquoi, je suis encore maintenant plein de reconnaissance au « Restaurant Economique » qui se trouvait près de la rue où j'habitais et qui à peu de frais m'a nourri durant toutes mes années d'études à Nancy (existe-t-il encore ?).

C'est là que, coude à coude avec les manœuvres et les sans-travail, bien serrés entre eux sur les bancs parfaitement polis par la « toile d'émerie » des milliers de pantalons grossiers des clients, j'avalais mes repas préparés avec des denrées alimentaires à prix réduit (et pour cause !).

Il est hors de doute que sans ce « restaurant » je ne serais jamais arrivé à nouer les deux bouts.

Il est vrai qu'en Pologne, à cette époque il n'était pas du tout possible de continuer les études et de gagner son pain à la fois. Tandis qu'à Nancy les épreuves de fin de trimestre finies avec succès, je me régala même... d'une séance de cinéma !

Le deuxième semestre prit fin. Je terminai le deuxième trimestre de la première année sans aucune mauvaise note.

Par la suite, les notes de mes études s'améliorèrent sans cesse et mes professeurs de Nancy commencèrent à s'intéresser à ma personne.

De plus, mes collègues également me respectaient de plus en plus, ce qui ne les empêchaient pas de changer mon nom qui se prononçait difficilement par le sobriquet de « barbu ». On disait de moi : voilà un étudiant qui laisse pousser la barbe non pas pour la beauté (ce n'était pas la mode à l'époque), mais pour économiser le temps (pour mieux étudier) et probablement même pour économiser.

Le temps passait rapidement. La première année prit fin, et nous les étudiants attendions avec beaucoup d'émotions les résultats des examens.

Enfin, on accrocha la liste de ceux qui passaient en deuxième année.

En tout 58 personnes ! Et si ma mémoire ne me trompe pas nous étions 148 au début de l'année. Rapidement, je jetai le regard de haut en bas sur la liste et j'y vis mon nom en face du numéro 33.

Je ne me souhaitais pas mieux et ne pouvais le souhaiter. Je suis libre. En cette soirée de juillet 1925 commencent mes premières vacances en France ! Je peux me baigner dans la Moselle ou même aller sur la Côte d'Azur. Mais, blague à part. Il est vrai que les enfants des riches vont chez eux ou partent se reposer. Le lendemain des examens j'étais de nouveau à Paris. Non pas pour l'amour de cette ville, vous le pensez bien, mais pour gagner quelques sous et retourner à ma « alma mater ».

Une petite entreprise industrielle non loin de Paris qui s'appelle « Liberty ».

— Etes-vous au courant du différentiel ? me demande-on.

— Evidemment, j'ai étudié cela à l'Institut.

Mais il s'avéra, le lendemain qu'il n'était pas du tout question du calcul différentiel mais du mécanisme différentiel de l'automobile, dont je ne supposais même pas l'existence. Néanmoins, on m'embaucha tout de même. On me proposa

même de revenir l'été suivant. C'est ce que je fis d'ailleurs. Il n'y a là rien d'étonnant, car je m'en tirais très bien et je fis même une invention qui fut immédiatement utilisée dans la production (un frein à ruban dans lequel, selon l'orientation du mouvement de l'arbre, l'extrémité mobile du ruban se branche automatiquement) et augmenta considérablement l'efficacité de la machine.

D'ailleurs, de retour à Nancy, j'ai introduit ce frein dans mon devoir de projet, et il a été approuvé par notre inoubliable professeur Hahn.

Ce projet universitaire avait aussi une autre particularité qui parut même étonnante au professeur Hahn : j'installai une partie du contre-poids... devant ! Passant près de ma planche à dessin, le professeur jeta plusieurs fois un coup d'œil sur ce contre-poids extraordinaire, comme pour me dire : « Mon petit, sûrement que quelque chose ne tourne pas rond ici ». Mais en fin de compte, mon projet fut approuvé.

Je terminai la deuxième année avec de meilleures notes, et pour ne pas manquer à la tradition, je passai mes vacances à Paris à la recherche d'un travail bien payé. Cette fois, je pris une part active à la construction d'une motocyclette d'un nouveau type.

Pendant ma dernière année à Nancy, j'étudiai sans souffler, avec frénésie, et je terminai l'Institut deuxième parmi de nombreux sortants.

Fin juillet 1927, je retournai à Paris avec un diplôme d'ingénieur-mécanicien.

Tout d'abord, j'entrai comme technologue à l'usine d'automobiles « Bellanger ». Mais ce travail n'était pas intéressant et un mois et demi plus tard, j'entrai au bureau d'études S. Gerster, qui accomplissait les commandes les plus variées dans le domaine des constructions mécaniques. Mon chef, M. Gerster, était un inventeur vraiment doué.

Un jour, un Espagnol maigre et pâle qui s'appelait Matamoros entra dans notre bureau d'études. Comme je l'ai appris plus tard, pendant son entretien avec lui, le directeur Gerster avait fait les éloges du nouveau jeune ingénieur constructeur. C'était moi. C'est justement moi qui ai accompli la commande de Matamoros : un appareil automatique pour recouvrir la verroterie de glaçure en nacre. L'appareil automatique fonctionnait très bien et de plus était économique.

Très bientôt, M. Matamoros me proposa de réaliser pour lui les dessins d'une machine pour la production de roues en bois ordinaires qui existaient, disons-le en passant, depuis des centaines d'années déjà.

Comme il s'est avéré par la suite, le rusé Espagnol ne voulait pas payer cher au bureau d'études et, profitant de ma naïveté, il me proposa une somme bien moins importante qui m'enthousiasma, car j'étais encore un « bleu ». Quoique ce travail n'était pas pressé, je le terminai rapidement. Je pensais que sur ce succès prendrait fin ma carrière d'inventeur « privé ». Il en fut tout autrement. Ce n'était que le début. Après avoir accompli plusieurs autres commandes avantageuses, je remboursai mes dettes à l'Université de Nancy : en son temps, « le père Vogt » avait donné des instructions au bureau de l'université de ne pas m'inquiéter pour le versement du montant de mes études. Je remboursai également mes dettes à la société estudiantine, ce qui étonna considérablement ses dirigeants car, d'après la vieille tradition, ces dettes n'étaient jamais remboursées et le trésorier de la société inscrivait bien sagement ces sommes sous la rubrique « subside ». Mes appointements d'« inventeur travaillant sur commande » s'avérèrent suffisantes pour que je puisse économiser du temps pour les recherches cosmiques et aussi pour me rendre célèbre en tant que « banquier du Quartier Latin » comme m'appelaient mes amis pour plaisanter.

Je suis redevable de mes succès en grande partie à mon premier client, M. Matamoros, qui m'a recommandé au directeur de l'entreprise « Bétic ». Là, on me proposa d'établir le projet d'une machine universelle pour la production de tonneaux.

Il existe, évidemment, m'a dit le directeur, de remarquables machines. Néanmoins, toutes ces machines ont le défaut suivant : un nouveau dispositif est nécessaire pour chaque nouvelle opération. Outre cela, les machines qui existent sont lourdes et chères. Des milliers d'artisans tonneliers dispersés dans tout le pays, plus particulièrement dans les régions où l'on cultive du raisin, sont obligés de faire concurrence aux grandes fabriques de tonneaux en bois.

— Qu'en pensez-vous, continua le directeur. Ce ne serait pas mal de donner à ces pauvres

tonneliers une machine universellement légère et pas chère. Elle aura sans doute beaucoup de succès.

En automne 1928, on commença la réalisation de mon projet dans les ateliers de la firme « Bétic » qui se trouvait dans la ville de Dieppe. En mars 1929, je me rendis à Dieppe avec M. Pouvreau, directeur de l'entreprise, pour assister aux essais de la machine universelle pour la fabrication des tonneaux.

Ils furent concluants.

Lorsqu'en été 1929 je visitai l'exposition industrielle à Paris, mon attention fut attirée par un groupe de visiteurs qui entouraient un des stands. M'approchant, je vis qu'ils s'intéressaient à ma machine. Observant le mauvais travail de la personne qui desservait la machine-outil, je ne pus me retenir : j'ôtai ma veste et je le remplaçai. La machine fit des miracles entre mes mains, et bientôt une odeur de bois frais emplît le local. La foule était pleine d'admiration.

Cette machine ne retint pas seulement l'attention des tonneliers. Est-ce que les firmes parisiennes « apparentées » pouvaient observer indifféremment comme la firme « Bétic » recevait une commande après l'autre à cette exposition ?

On m'invita à l'usine de constructions mécaniques Vendœuvre. C'était une plus grande entreprise que la maison « Bétic » : elle avait des usines dans plusieurs villes.

Je fus reçu par le directeur de l'entreprise, M. Nicolle, un homme haut de taille, gros et rusé.

Notre entretien fut bref : la machine-outil que j'avais construite était une bonne chose pour la firme Bétic. Mais tout de même, n'étais-je pas capable d'en faire une meilleure, une bien meilleure ? Était-ce compréhensible pour moi ?

Oui, j'avais compris. On me proposait de faire un plagiat rusé de mon propre projet, de manière à ce que la firme « Bétic » ne puisse nous accuser de contrefaçon. De plus, le procès aurait coûté beaucoup d'argent !..

En février 1930, je reçus une lettre du Havre. Le directeur de la firme « Ateliers Maritimes et

Industriels » m'informait que les principales pièces de la machine universelle de ma construction pour la production de tonneaux étaient déjà prêtes et que les résultats des premiers essais étaient satisfaisants. Très bientôt, la chose fut connue à la firme « Bétic » car la firme Vendœuvre n'avait pas attendu la sortie de la machine pour en faire la réclame. Le directeur de la firme « Bétic » se jugea offensé par mes liens avec la firme concurrente, mais tout se termina heureusement très bien : les deux concurrents s'entendirent et signèrent un accord réciproquement avantageux.

Je n'ai pas encore soufflé mot de la compagnie de ma vie, de mon « alter ego », avec laquelle j'ai vécu côte à côte presque quarante ans.

N'est-ce pas à Nancy que je l'ai rencontrée pour la première fois et que nos destins se sont unis...

Et en effet, n'ayant pas la possibilité de faire ses études supérieures en gagnant en même temps sa vie dans la Pologne d'alors plongée dans la crise, Gustava part pour la France, à Nancy, et loue une chambre au hasard dans la maison où j'habitais.

Gustava étudie à la Faculté des Lettres, suit des cours de français à l'« Alliance Française » et arrive en même temps à gagner sa vie dans des fabriques nancéiennes de linge et de pâtes.

Peu à peu, elle reçoit une éducation supérieure.

C'est donc elle qui, en 1930, aux « Arènes de Lutèce » rédigeait mon premier article astronautique publié en France et ensuite mes premières notes dans le même domaine pour l'Académie des Sciences de Paris.

Et ils se suivaient l'un après l'autre, mes articles et mes livres sur l'astronautique. Soient-ils scientifiques ou populaires, écrits dans une langue ou dans une autre, ils passaient toujours mot à mot par la critique sévère et la rédaction précise et claire de Gustava, qui est devenue ma femme. Les dernières feuilles rédigées, je les ai reçues d'elles quelques jours avant sa mort.

La presse française a plus d'une fois exprimé le regret que le Paris des années 30 de notre

siècle n'ait pas fait preuve de compréhension suffisante pour mes idées sur l'astronautique. Mais, cependant, étant donné que les faits deviennent souvent convaincants en les comparant, je dois reconnaître, pour être objectif, que la France a eu une meilleure attitude envers moi, que ma propre patrie, la Pologne de Pilsudski. Car c'est justement Paris et non pas Varsovie qui a marqué, en 1939, mon « introduction à la cosmonautique » par un prix international m'encourageant ainsi dans la voie choisie.

Des années et des décennies se sont écoulées. Mes amis de Nancy m'ont déjà oublié. Mais voilà que, juste 30 ans après avoir quitté Nancy avec mon diplôme d'ingénieur-mécanicien, les premiers sputniks soviétiques se sont envolés pour le cosmos. Et c'est alors, qu'à Nancy, à Paris, et dans d'autres villes françaises on s'est souvenu : pendant les années 20 et 30, un jeune étranger qui a écrit un ouvrage scientifique sur ce thème et qui a même présenté certains travaux dans ce domaine à l'Académie des Sciences a vécu parmi eux.

Et Paris m'a honoré d'un deuxième prix international d'astronautique (le Prix Galabert). La « Société des Sciences de Nancy » (actuellement « Académie et Société Lorraine des Sciences ») m'a élu son membre d'honneur.

Cependant, ma plus haute récompense pour les dizaines d'années de mon travail assidu dans le domaine de l'astronautique a été le titre de docteur honoris causa de l'Université de Nancy.

J'ai fait part ici d'une infime partie de mes souvenirs sur la France et particulièrement sur Nancy. Je n'ai pas parlé de mes recherches astronautiques auxquelles j'ai consacré toute ma vie. Je pense que cette possibilité se présentera un jour.

FIN